

UNE LEÇON

Il y a de cela une vingtaine d'années. J'en avais dix alors. C'était le premier été que nous passions à Villerville.

Le Villerville des anciens, ce Villerville primitif et sauvage que mon pauvre père se vantait d'avoir découvert, ainsi que Dumas la Méditerranée.

A vrai dire, les indigènes nous contemplaient avec une certaine curiosité. Des Parisiens ! Jusqu'à la présente saison inclusivement, Pont-l'Évêque et Lisieux leur avaient seuls fourni des hôtes.

Parmi ces familles du Calvados, j'avais trouvé des camarades, à savoir cinq ou six galopins de mon âge. On ne voyait que nous le long des haies ou sur la grève.

Un matin, à marée baissante, nous rencontrons sur le roc des lignes, des hameçons et des poissons captifs. Ils semblaient au désespoir de ne pouvoir s'en retourner en même temps que le flot.

— Délivrons les prisonniers ! proposa généreusement un jeune Lexovien qui est aujourd'hui notaire.

Sa motion fut acclamée. On coupa les ficelles, on rejeta à la mer anguilles et limandes.

Puis un malicieux Pont-l'Évêquois :

— J'ai là, s'écria-t-il, deux feuilles de soldats coloriées, infanterie et cavalerie. Une idée : découpons-les pour les accrocher aux hameçons qui restent ! C'est le pêcheur qui sera attrapé en ne pêchant ce matin que des zouaves et des dragons de papier ! Ohé ! les autres, ça y est-il ? Quelle bonne farce !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ce ne devait être que la préface de nos déprédations.

Plus loin, dans une sorte de bassin naturel qu'entouraient de grosses pierres, je signale une gigantesque bouteille d'osier maintenue par quatre piquets. Des planches en composaient le fond ; un bouchon de bois en fermait le goulot.

Déjà les plus agiles de la bande grimpaient et trépingnaient sur la bouteille.

— Ça remue dedans ! s'écrie l'un d'eux.

— Débouchez ! commande un autre à ceux qui formaient l'arrière-garde.

C'était le réservoir du pêcheur. Il était rempli de poissons qui s'empressèrent de mettre à profit cette bonne aubaine et disparurent dans tous les recoins de la flaque d'eau.

On les pourchassait, on les rattrapait, on courait les relâcher dans le flot qui se brisait à quelques pas de là.

Il va sans dire que, durant ces ébats, la bouteille et les quelques verveux dont elle était flanquée subirent de notables avaries. Les enfants ne sont-ils pas, après les Prusiens, les plus impitoyables des ravageurs ?

Tout-à-coup des cris partent du chemin creux qui descend de la falaise à la plage. C'est le pêcheur ! Il a tout vu, tout deviné. Il accourt.

Je laisse à penser le sauve-qui-peut général.

Mon refuge fut l'une des rares cabanes de bains qui se

voyaient alors sur la grève. Elles s'ouvraient par un simple loquet de bois. Je m'y blottis vivement, je refermai la porte sur moi.

Notre victime, qui se trouvait en arrière, n'avait pu me voir. Sitôt qu'il aurait passé devant ma cachette, sitôt qu'il aurait le dos tourné, je décamperais sans demander mon reste.

Les fentes de la cabine me permirent de le reconnaître. C'était le père Caen, un ex-marin de la garde, le doyen des pêcheurs.

— Pauvre vieux ! murmurai-je avec un premier sentiment de remords.

Ces remords s'accrochèrent lorsque, suivant des yeux le père Caen, je le vis arriver au bord de la mare et, dans l'attitude de la colère, puis de la douleur, constater les dévastations dont, pour ma part, j'étais complice.

Cependant il fallait détalier au plus vite. Déjà ma main se posait sur le loquet... Bigre ! un pas se fait entendre sur l'étroite esplanade ménagée devant les cabines... et là, tout près de la mienne, quelqu'un que je ne puis voir s'arrête.

Plus moyen de fuir ! Je serais reconnu ! Attendons !

Mon regard se reporte vers le vieux pêcheur. Il a ramassé ses verveux, sa grande bouteille et, chargé de leurs débris, le voilà qui reprend le chemin du village.

Il s'approche ; il n'est plus qu'à deux pas de mon refuge.

— Eh bien ! père Caen, lui demande tout-à-coup l'inconnu, il vous est donc arrivé malheur ?

Juge du coup de théâtre : cette voix, c'était celle de mon père.

Jacques, après une pause, continua ainsi :

Te figures-tu ma situation ? Mon père était là, tout près. Je le voyais maintenant. Le vieux pêcheur arrivait. S'il m'avait reconnu, il allait m'accuser. Je me tins coi. J'aurais voulu pouvoir rentrer à cent pieds sous terre.

— Ce que j'ai, répondit le père Caen, j'ai que mes nasses et mon réservoir viennent d'être dévastés, saccagés, comme vous pouvez le voir, par de méchants gamins...

Il semblait hésiter à poursuivre, mais son geste énergique en attestait le ciel.

Mon père s'informa si c'étaient des enfants du pays.

— Oh ! que non ! fit le père Caen : les nôtres savent que ce sont là les outils, le gagne-pain des vieux qui ne peuvent plus travailler qu'à la côte. Non, le coup vient d'être fait par des étrangers, par les petits baigneux... Votre fils en était, monsieur, je l'ai vu.

— En ce cas, s'empressa de déclarer l'auteur de mes jours, le dommage me regarde. A combien l'estimez-vous, père Caen ?

Le bonhomme, en sa qualité de Normand, ne pouvait répondre d'une façon catégorique.

— Notez ! fit-il, que nous sommes aujourd'hui samedi. La boutique renfermait ma pêche de toute la semaine... sans compter les avaries des engins... Jarniquoi ! Je voudrais pour vingt francs que ça ne me fût pas arrivé !

Soit vingt francs, dit mon père ; les voici.

Mais le vieillard était connu pour sa fière équité. Il refusa, se servant d'une locution qui lui était familière :